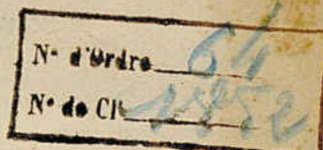
Première Année, N° 6 15 Mai au 15 Juin 1926

La Nouvelle Revue Socialiste



REVUE MENSUELLE DU MOUVEMENT SOCIALISTE INTERNATIONAL

SOMMAIRE :

Le Numéro - 160 pages - 4 Fr.

PARIS — 41, Rue Saint-André-des-Arts (6e)

Quelle force invincible porte en lui notre parti, il ne le prouve pas seulement par ses succès qui se suivent rapidement, et pas seulement par le fait que, comme l'an dernier en Allemagne, il est cette année, en Autriche, venu à bout de l'état d'exception. Il prouve encore bien davantage cette force qui est la sienne par le fait qu'en tous pays il triomphe d'obstacles et accomplit des choses devant lesquels les autres partis, qui se recrutent dans les classes possédantes, s'arrêtent impuissants. Tandis que les classes possédantes de France et les classes possédantes d'Allemagne se combattent avec une haine irréconciliable, prolétaires français et allemands travaillent la main dans la main. Et tandis que chez vous, en Autriche, les classes possédantes des divers pays de la Couronne perdent, dans une haine aveugle de nationalités, les derniers restes de leur capacité de domination, votre deuxième Congrès du Parti leur présentera le tableau d'une Autriche qui ne connaît plus aucune haine de nationalité, l'Autriche des travailleurs.

Frédéric ENGELS.

(A suivre).

PHILIPPE LANDRIEU

Aux jeunes camarades venus vers le Socialisme au cours de ces toutes dernières années, à ceux-là mêmes, plus anciens dans le mouvement, qui n'en ont pas connu de près le fonctionnement, les rouages internes, le nom de Philippe Landrieu ne dira pas grand'chose. Car cet ami tragiquement arraché à notre affection le mois dernier, en pleine vigueur physique et intellectuelle, était par-dessus tout un modeste, qui ne briguait pas les honneurs, fuyait avec une sorte de pudeur instinctive le devant de la scène politique et préférait l'action efficace et silencieuse.

Lorsqu'en 1919 il était désigné par la confiance des camarades du Parti, comme l'un de ses candidats dans la Seine — il lui manqua trois ou quatre voix pour être élu député de Paris, dans le troisième secteur — il y avait vingt-sept ans déjà qu'il militait, et c'était sa première candidature à un poste électif. Remarquable exemple à offrir à quelques-uns de nos nouveaux adhérents très pressés...



Peu d'hommes de sa génération auront cependant exercé une aussi profonde influence sur leur entourage et peu d'intelligence aussi belle, aussi pénétrante, aussi nourrie, aussi active seront venues au mouvement politique et économique de la classe ouvrière française, au cours de ces trente dernières années.

Issu d'une famille aisée de la bourgeoisie républicaine et protestante du Havre, il était encore au lycée de sa cité natale lorsque, avec ses camarades Georges Fauquet, Lance, Genestal, Guillot, il se « déclassait », se sentant ardemment attiré vers l'idéal prolétarien, vers le socialisme.

Venus à Paris pour y conquérir leurs diplômes — ceux de Philippe Landrieu furent nombreux, puisqu'il passa tour à tour ses examens de l'Institut agronomique, de la Faculté de médecine, de physique et chimie — ils avaient constitué, à eux cinq, une sorte de petite coopérative intime, le « phalanstère », comme nous

l'appelions, qui fut dans une large mesure le noyau de notre Groupe des Etudiants Collectivistes, de glorieuse mémoire.

Leur joie était de recevoir à la table du « phalanstère » les grands militants : Jaurès, Vandervelde, Paul Lafargue, que le Groupe faisait parler au Quartier Latin dans les conférences retentissantes de la Salle d'Arras, puis des Sociétés Savantes. Au sein du groupe ils représentaient, et parmi eux, Philippe Landrieu surtout symbolisait, une tendance un peu âpre, faite d'horreur des politiciens arrivistes et ignares — il y en avait eu à l'origine du Groupe, et il avait particulièrement contribué à leur élimination — de confiance en l'auto-émancipation de la classe ouvrière, par le développement de ses institutions propres, de ses formations spontanées, de son action spécifique, au sein de ses organismes économiques, syndicats et coopératives.

Cet état d'esprit les amenait parfois, eux de purs intellectuels, à une sorte de « manuélisme » allemaniste, exagération évidente, mais naturelle réaction contre l'envahissement du Socialisme par des éléments étrangers au mouvement prolétarien, intellectuels brillants, mais socialistes peu sûrs : les Millerand et les Viviani, et un peu plus tard, les Briand, les Augagneur, dont l'influence était d'autant plus grande qu'ils opéraient au sein d'un groupe parlementaire, sans frontières doctrinales ni organiques, et privé du contrôle extérieur d'un parti politique de classe.

Bientôt le Groupe se renforçait de l'afflux des « Toulousains », Hubert Lagardelle, Joseph Sarraute et peu après des amis de Montpellier : J.-B. Séverac, Maurice Olivier, Vernet, et aussi — non négligeable — de l'apport des « Polonais » Urbach, Warzasky, tandès qu'il se complétait de la solide culture marxiste de Louis Revelin venu de la Ligue Démocratique, et de Louis de Brouckère, arrivé de Belgique.

L'affaire Dreyfus et l'agitation profonde qu'elle déchaînait au Quartier Latin, nous amenait Morizet, Jules Uhry, Pierre Dormoy, A. de Monzie, Emile Buré — et oui ! — Marcel Mauss, Fauconnet, Edgard Milhaud, et les Martiniquais, Lagrosilière, Monnerot, Brinton. En même temps, la conjonction se faisait avec les amis de l'Ecole Normale, qu'influençait profondément Lucien Herr, ami très ancien et très sûr de Jaurès, et avec eux Léon Blum, Charles Péguy, Mario Roques, Fr. Simiand, A. Thomas, les Boivin — de tant d'autres dont je m'excuse de ne pas les nommer ici.

Parmi ces jeunes hommes, quelques-uns nous ont plus tard quittés. C'est la loi de la vie. Mais j'ose dire que la proportion de ceux-là qui, ayant subi la forte empreinte de notre groupement, de son souci constant de culture marxiste et de discipline internationa-

listes, sont demeurés fidèles à l'idéal de leur jeunesse, que cette proportion est incontestablement plus forte qu'elle ne l'a jamais été en aucune autre génération du Quartier.

A cette époque se place la fondation de la brillante et si utile revue que fut le *Mouvement socialiste,* dont nous nous efforçons ici de reprendre la formule en la développant et en l'adaptant aux conditions actuelles — et dont l'un des inspirateurs et des collaborateurs fidèles fut Philippe Landrieu.

*
* *

Cependant, de plus en plus préoccupé d'action réaliste, Landrieu se consacrait passionnément au mouvement coopératif. Il participait activement à la création de la « Boulangerie socialiste », puis à la consolidation et à l'unification du mouvement coopératif français. A la fondation de la *Fédération Nationale des Coopératives,* puis du *Magasin de Gros des Coopératives de France,* il se donnait d'autant plus que, dans cette période d'âpre lutte entre les deux grandes organisations rivales : Parti Socialiste français, avec Jaurès, de Pressensé, Rouanet, Briand, Viviani, et Parti Socialiste de France, avec Guesde, Vaillant, Lafargue, Landrieu n'avait guère de désir de participer. Il attendait l'unité qu'il désirait ardemment comme nous tous.

A cette époque il fut incontestablement le théoricien du mouvement coopératif français, en même temps qu'un de ses « praticiens » les plus actifs. Nous aurions d'ailleurs beaucoup à dire de sa conception du coopératisme neutre, doctrine qui, comme celle du syndicalisme antiparlementaire d'avant-guerre, ne s'explique que par la longue période de divisions du prolétariat français de 1882 à 1905. L'unité réalisée devait par son action bienfaisante, dont la puissance était profondément renforcée par le rayonnement du génie de Jaurès, pour les coopératives comme pour les syndicats, corriger fortement les exagérations de la période précédente. L'intelligence si vive, si souple de Landrieu, participait d'ailleurs personnellement de manière active à cette nouvelle phase de la vie de la classe ouvrière française, dans son grand organe quotidien, forcément devenu le lien vivant, le lieu géométrique où se rencontraient le Parti, les syndicats et les coopératives. Il avait suivi cette évolution, l'avait même souvent précédée. En 1914, à la veille de la Catastrophe, une harmonie croissante se réalisait entre les trois formes de l'action prolétarienne. Rien n'était plus loin de la pensée et du cœur des militants à cette époque qu'un mouvement coopératif ou un mouvement syndical indifférents aux batailles politiques du Socialisme. Bien

entendu, chez aucun il n'était question de réduire syndicats et coopératives à n'être plus que des *moyens,* pour les buts égoïstes du Parti, à la mode bolchevik.

*
* *

Dès la fondation de l'*Humanité,* en avril 1904, Jaurès faisait appel à Landrieu, dont il appréciait vivement l'intelligence si fine, si avertie (je crois pouvoir dire que ce fut, sans aucune exagération, un des hommes les plus intelligents qu'il m'ait été donné de rencontrer), d'abord comme collaborateur coopératif, puis comme administrateur du journal du prolétariat français.

Ce fut de la part de Landrieu, un réel sacrifice que l'acceptation d'un poste aussi absorbant, aussi délicat, qui comportait d'aussi lourdes responsabilités, alors qu'il n'avait pas arrêté, par ailleurs, son activité scientifique, bien au contraire.

Car ce militant ardent du Parti, de la coopération, était, par un remarquable et rare dédoublement de la personnalité, devenu un savan de haute valeur. Aux côtés du Maître, Berthelot, puis du professeur Moureu, il devait occuper, pendant de longues années et jusqu'à sa fin, le poste important de préparateur au Collège de France. Il y fut pour le grand Berthelot, pour M. Moureu, pour notre éminent ami M. Langevin, qui l'aimait et l'appréciait, un collaborateur précieux, auquel on doit d'importantes découvertes scientifiques.

Le matin à son laboratoire, l'après-midi et souvent le soir et la nuit aux bureaux de *l'Humanité,* quelle vie prodigieusement active que celle de ce robuste Normand! Comme l'a écrit Crucy, en un bel article du *Quotidien,* « Jaurès aimait son calme, son dévouement silencieux, mais absolu, son esprit prodigieusement orné, mais de la richesse duquel il ne faisait jamais étalage ».

Créer un grand journal « dépendant du Parti, indépendant des financiers », telle avait été la formule de Landrieu, formule que Jaurès avait adoptée d'enthousiasme, profondément écœuré qu'il était des compromissions administratives de la *Petite République* dont, par une atroce iniquité, on lui avait fait supporter la responsabilité.

L'effort fut lent, pénible. Après bien des années, des mois, des journées et des heures d'angoisses, il était triomphant. Après sept années de luttes, en juin 1914 enfin on était à flot, on obtenait un bénéfice net de quelque dix mille francs, accru encore le mois suivant. L'avenir était assuré, lorsque survint le Cataclysme...

Mais l'activité de Landrieu ne se limitait pas à l'administration

de *l'Humanité*. Il suivait de près toute sa « fabrication » journalistique quotidienne, suggérant sans cesse des initiatives pour son développement politique et intellectuel, dans tous les domaines.

On peut dire sans exagération que si le Socialisme, si la classe ouvrière française possédaient enfin en 1914 un grand et beau journal, qui pouvait, du point de vue « métier » supporter la comparaison avec les plus grands organes de la presse capitaliste, l'homme qui, après Jaurès, y a le plus contribué, fut Philippe Landrieu. En voyant ce que ce journal est aujourd'hui devenu, aux mains de nos « communistes », on peut d'autant mieux regretter celui que Landrieu nous avait donné et que nous avons perdu !

L'homme, l'ami, n'était pas moins remarquable, chez Landrieu, que le militant et le savant. C'était, sous son apparence froide et railleuse, une « âme douloureuse et tourmentée », ainsi que l'a écrit Renaudel. Mais pour s'en apercevoir, pour percevoir sous son allure gouailleuse et sous son ton rabelaisien, ce fond même de sa nature, il fallait bien le connaître, savoir le comprendre.

Les dernières années de son existence ont été particulièrement tristes et tourmentées. La scission de Tours l'avait laissé désemparé. Après quelques mois de tentative d'une impossible adaptation à la domination asiatico-bolchevik (sur le journal de Jaurès!) il avait compris son erreur: notre pauvre et cher ami avait fait une application sincère mais erronée du principe posé par Jaurès : « Là où est la majorité, là est le Parti, là doit rester le journal ».

Bien évidemment, il ne pouvait être question d'appliquer cette règle excellente que dans les limites des principes fondamentaux du Socialisme en France, et dans le monde entier. Landrieu ne tarda pas à s'apercevoir que le *nouveau* parti aux mains duquel *son* journal était tombé, n'avait plus grand'chose de commun avec le parti de Jaurès, de Guesde, de Vaillant. Et qu'en tous cas dans *l'Internationale* — vers laquelle il nous faut toujours tourner les yeux comme sur le phare qui nous guide — la secte bolchevik n'était qu'une petite minorité, sans valeur directrice.

Assailli par de multiples tourments privés, dans son cruel isolement, notre pauvre ami ne retrouvait plus que ce dérivatif puissant à tous les autres maux qu'est, pour un camarade actif, la participation à la bataille quotidienne pour le Socialisme, pour l'émancipation prolétarienne.

Et c'est ainsi qu'il s'en est allé, en pleine maturité d'esprit, et que la classe ouvrière, la Science et ses amis, qui l'aimaient profondément, ont été privés si prématurément de cette belle intelligence et de ce noble cœur.

Jean LONGUET.